

RETRO
NEWS

PLAIDOYER SENTIMENTAL

POUR LA MUSIQUE DU SOLITAIRE

Il est des maîtres-mots qu'on ne devrait pas pouvoir prononcer sans trouble et sans amour. Ce sont ceux qui nous donnent la clé de nos biens les plus nécessaires et les plus menacés. Ainsi le mot: *solitude*, le mot: *silence*.

Mais il y faut une certaine pureté, une certaine innocence du cœur, et beaucoup de discrétion, de soins et de tendresse. C'est pourquoi j'aimerais qu'on les interdît aux intempérants qui en usent avec grossièreté et véhémence et les mêlent sans discernement ni vergogne à leurs plus minces querelles.

Non pas que le silence ou la solitude n'aient besoin d'être défendus. Mais ce sont de vieux domaines de famille, je veux dire: de familles d'esprits, dont on voit mal pourquoi des étrangers qui n'y ont jamais eu ni droit ni accès, et qui seraient bien en peine de les exploiter, feraient à leur profit des espèces de chasses gardées. Pour ceux à qui je pense, la solitude n'est qu'une absence de voisins, le silence une absence de bruits; tout d'ailleurs n'est qu'une absence de quelque chose, et leur unique souci est de faire autour d'eux le vide qu'ils ont en eux. Ce sont les mêmes d'ailleurs qui répandaient de la paille devant leur porte, incommodés qu'ils étaient par le fracas des carrosses, les mêmes encore pour qui le ressac de la mer est un odieux tapage, ou que le crépitement des insectes à la campagne et le cri des oiseaux nocturnes empêchent de dormir. Ce n'est point une affaire

d'époque ni de lieu; il y aura toujours des gens pour qui le libre développement de la vie intérieure est une affaire de règlements de police. Ceux-là ne souffriront aucun bruit, hors celui de leur propre voix, et tout ce qui est susceptible d'ébranler les couches atmosphériques ou de déclencher des ondes trouvera en eux des contempteurs prévenus et acharnés. Ce sont des nerveux, direz-vous. Fort bien. Qu'on leur donne le liège, les boules d'ouate et les bains froids que leur état exige, ce n'est point la solitude qui leur convient, mais l'isolement.

Aussi bien n'est-ce pas pour ceux-là que je m'essaie à cette défense. C'est une autre sorte d'adversaires que je voudrais me concilier, et peut-être convaincre. J'ai lieu d'espérer qu'ils m'écouteront, sinon sans réserve, du moins sans réelle méfiance, car je suis déjà parmi eux, et je réclame une place, la plus humble mais au premier rang, dans le combat qu'il nous faut mener, non seulement pour notre solitude et notre silence, mais pour ce qui est généralement le sens et la beauté de la vie, la grandeur de l'homme et d'ailleurs sa propre substance. Etre ou ne pas être. Rester les membres d'une société humaine ou devenir les hôtes aveugles d'une termitière où chaque insecte de chair serait d'ailleurs avantageusement remplacé par un insecte en acier poli. Le problème est clair, et claire aussi notre attitude. Cependant, je crains que nous ne nous laissions entraîner parfois et que nous ne risquions, par exemple, de rejeter dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre mécanique ce qui, en dépit des apparences, appartient à l'ordre spirituel. Tôt ou tard il nous faudra revenir sur cet inventaire un peu hâtif. Pourquoi ne pas commencer dès à présent?

La solitude et le silence ont ceci de commun avec les auberges espagnoles et l'amour qu'on y trouve ce qu'on y apporte. Et Dieu sait ce que nous y apportons! Les entretiens avec les grands esprits et avec nous-même, la méditation et la lecture, le monde enfin des images et des rêves. Pourquoi refuserions-nous, quand un miracle nous le permet, d'y introduire le monde des sons?

Ce n'est même pas un paradoxe offensant, car le vrai silence, le silence vivant, est un tissu de sons, et aussi une attente de sons.

J'entends bien ce qu'on va répondre. Mais qu'est-ce que le fragment d'univers, le coin de jardin que nous pouvons nous ouvrir, si nous sommes du très petit nombre des privilégiés qui jouent d'un instrument de façon sinon habile, du moins sensible? — Non, ce que nous voulons c'est l'univers tout entier, avec ses plus larges horizons, ses plus vastes étendues, ses sommets et ses profondeurs; c'est nous y promener, nous y enfoncer à notre gré, tout seul, et nous abandonner au vertige sacré ou au plaisir enchanté. Ornement de nos plus belles heures, espoir des malades et des souffrants, consolation des affligés! Qui dira les litanies de la musique du solitaire?

J'ai été touché par la grâce au cœur même du silence. Un double cercle de montagne et de solitude séparait notre monde du monde des machines, et aussi, hélas! de celui des hommes. Seul, un avion le franchissait parfois, très haut, et avant de trouver une issue bourdonnait contre le ciel comme une mouche prisonnière derrière une vitre. Mais ni le halètement des usines, ni le souffle monstrueux des hauts fourneaux n'arrivaient jusque-là, aucun bruit enfin qui ne fût naturel ou humain, si ce n'est celui de ces machines familières et faites à notre échelle, scies à ruban ou meules vibrantes, dont l'activité participe du silence comme le concert méridien des insectes, ou comme le pas des chevaux de labour au crépuscule.

Une telle retraite aide à faire en soi et autour de soi bien des découvertes; celle de la musique enregistrée n'est pas parmi les plus négligeables.

Où que le sort vous envoie et vous fixe, vous pouvez emmener ou convier vos plus chers compagnons: les livres. Une valise, le premier sac venu — un humble sac de chanvre gris — et c'est assez pour contenir et emporter votre véritable trésor, le seul au fond pour qui le mot *possession* ait un sens et une réalité. Non pas

REPRO
tout à fait le seul. Il y a aussi des climats, des paysages, les spectacles et les musées, la Seine et ses quais, Paris, ses pierres, et même ses arbres qui ne ressemblent pas aux autres arbres. Mais ceux-là, votre œil les conserve et le souvenir les embellit. Un seul vous échappe: la musique. Vous en êtes frustré, votre oreille est impuissante à vous le rendre; car si vous entendez en vous l'allegro final de la symphonie en *do* mineur de Beethoven, ou l'andante de la sonate en *la* majeur de Bach, ce n'est point pour vous enrichir, c'est pour vous faire mieux éprouver votre misère et votre pauvreté.

Et vous voilà tout près d'être converti. Est-ce bien d'ailleurs de conversion qu'il faut parler? — De révélation plutôt. Je brosse à votre intention un décor noir et glacé: montagnes, forêts sombres tourmentées de vent. Faut-il évoquer les bruits: tumulte des cascades, fracas de la foudre, un train qui siffle longuement, dans la vallée, en martelant les rails, fer contre fer?

Et voici qu'au centre de cet espace sauvage naît la musique.

Certes non, ce ne sont pas les *Murmures*; le cor de Siegfried retentirait trop profondément ici, — et on aurait trop beau jeu de dénoncer un romantisme facile et suspect, un raffinement de barbares qui croient ajouter aux choses de l'art en les replaçant « dans leur cadre ». — Nous souhaitons une musique aérienne, voluptueuse, vibrante et chaude comme un jour d'été. *Le Prélude à l'après-midi d'un faune*, par exemple. Prodige! enchantement! Nous retrouvons le monde créé par Debussy et où, l'hiver dernier, Straram nous aidait à mieux pénétrer, où il nous faisait faire de subtiles et ravissantes découvertes. Rien n'a changé. Que dis-je? Walter Straram est mort; et son génie, jusqu'ici de l'essence la plus fugitive, demeure pour notre joie, laisse autre chose qu'une trace fragile, qu'un souvenir et un regret.

Oui, c'est ce monde même, et non un reflet, un fallacieux mirage. Le disque tourne dans l'ombre. Tendus vers lui, nous écoutons, avec espoir, avec certitude. Ceci n'est point la respiration d'une machine, mais c'est bien

Le visible et serein souffle artificiel
De l'inspiration qui regagne le ciel...

Non, non, le disque n'est pas une hostie noire. Penchez-vous, vous y verrez des transparences, des moirures, et toutes les couleurs du prisme. Les dieux sont là, Bach, Beethoven, Wagner, Listz, Haydn, Rameau, Debussy, Mozart, — présences réelles.

Réelles et plus proches peut-être. Car il est peu d'émotions aussi bouleversantes que celle qui vous vient d'un soupir de flûte, du chant d'un violon ou d'une voix humaine, au cœur d'une campagne sauvage, sous un dur ciel d'hiver, blanc de gelée et d'étoiles. Là seulement, la musique dépouille ce qu'elle a de physique, elle glisse sur les nerfs sans les toucher, il n'y a plus ni hommes, ni instruments, mais rien que l'harmonie toute pure qui naît d'un mouvement silencieux et emplit la nuit.

§

Il est, je ne l'ignore point, des esprits bien faits qui ne sauraient se contenter d'un plaidoyer sentimental. « Bon! diront-ils, vous aimez le phonographe, et vous le proclamez en termes excessifs, libre à vous. Cela prouve tout au plus que vous avez un goût exécrable et que la gangrène du siècle vous prend par là. Elle gagnera, soyez-en sûr. Votre excuse est que vous avez tiré de ce misérable instrument de pauvres joies, comme d'autres s'adonnent à un vice solitaire. » — A quoi je répondrai que c'est en effet à cause de ces joies — et je persiste à ne les point juger pauvres et à leur découvrir pour source le plus pur amour, — c'est à cause de ces joies, donc, que j'ai voulu payer tout d'abord à la musique que je me refuse — on l'a peut-être remarqué — à qualifier de *mécanique*, une très particulière et très profonde dette de gratitude.

J'ai commencé par les raisons du cœur. Ce n'était point pour tenir à l'écart la raison tout court. Il s'en faut que j'aie vidé mon sac; je ne l'ai pas ouvert.

Si ce n'était un mot bien gros, bien vague et non dénué de pédanterie, — mais on est mieux fondé à le reprendre,

puisqu'il n'y a pas d'autres n'ont pas craint de s'en servir, — on dirait qu'il faut aborder tout de suite le côté philosophique du débat. C'est d'ailleurs aller au fond, et vider la querelle de son contenu.

Car ce n'est pas comme on pourrait le croire sur l'utilité de la musique enregistrée, ni sur le plaisir qu'elle peut donner, plaisir contre lequel ils boudent d'ailleurs, que portent les efforts de ses ennemis jurés. On veut la frapper dans son essence et sa nature même. En effet, il est vain d'examiner un à un les fruits et les feuilles d'un arbre et de discuter de leurs mérites (y goûter, même, serait bien imprudent!), dès lors qu'on peut montrer tout de suite que le tronc est creux et les racines pourries. Dans le cas qui nous occupe, on avance plus simplement que l'arbre est en fer-blanc. Où est le goujat qui s'aviserait après cela d'aimer ces feuilles et ces fruits, où est le sot qui persisterait à voir perler au bout des branches une véritable sève?

Il semble bien pourtant que le mal incurable et honteux dont souffrirait la musique enregistrée n'existe que dans l'imagination de ses détracteurs. L'argument fondamental dont on l'accable et duquel tous les autres déçoient paraît reposer sur un malentendu, une confusion, une espèce de pétition de principe. On commence par tenir pour certain que le phonographe est une machine (1) et on déclare aussitôt que, parce qu'il est une machine, il est frappé de stérilité et de mort. Personne ne songerait à nier la valeur de cet argument. Seul est fécond et vivant ce qui vient de l'homme. Le malheur est qu'il se trouve être la conclusion gratuite d'une proposition qu'il importe précisément de démontrer. Ou plutôt, dont on va démontrer qu'elle est fausse.

Car il n'est pas vrai que le phonographe soit une machine.

En gros, j'appelle machine un organisme artificiel dont la fin est de se substituer à l'homme dans l'accomplissement d'un effort quelconque. Or, le phonographe remplace-t-il le compositeur, l'exécutant ou l'auditeur? Non

(1) Les fabricants n'y contribuent pas peu d'ailleurs en donnant aux instruments de musique enregistrée le nom de machines parlantes.

pas. Il n'est qu'un intermédiaire, une manière de relais entre les premiers et les derniers. Ou bien, si on voit une machine dans tout assemblage de bois et de métal, dans la présence de rouages et de caisses de résonance, alors je nommerai machine les orgues, le piano et le simple cornet à piston (songez donc, un piston!); mieux, si tout objet qui aide à fixer et à transmettre la création humaine est une machine, le livre sera donc une machine, ce qui est proprement absurde.

L'erreur vient en partie de la confusion qu'on entretient en désignant sous le nom de phonographe, non seulement l'appareil lui-même et les procédés d'enregistrement, mais la gravure sur cire qui est un mode d'écriture sonore, et jusqu'aux phénomènes et lois d'acoustique qui règlent et ordonnent la formation et la transmission des sons, — toutes choses qui ne sont aucunement particulières au phonographe, qui n'ont d'ailleurs rien d'automatique, et qui sous des formes variables ont toujours conditionné la création musicale.

Mais on tient absolument à marquer des frontières entre la vraie musique et celle qui ne l'est pas, on s'obstine à découvrir, pour les mieux maudire, un souffle, un reflet, une ombre de musique. On veut inventer la musique mécanique enfin. — Eh bien! c'est se donner un mal inutile; elle existe, mais pas du tout là où l'on croit l'avoir trouvée. Qu'on se hâte d'ailleurs, car elle est en train d'expirer dans les derniers orgues de barbarie, dans les pianos automatiques et dans les dessous de plats à répétition.

C'est pourtant vers ces instruments évidemment inférieurs (notez qu'on ne leur refusait pas le nom d'instruments et que nul ne s'avisait de les appeler machines), et d'ailleurs irresponsables, que converge le beau faisceau d'arguments qu'on s'est ingénié à grouper. On a dit: c'est de l'imitation, du toc, de l'ersatz, que vous nous offrez là! c'est une seconde mouture qui ne nous donne plus que la balle et (qu'on me pardonne) le son. Et je ne parle pas des formules toutes faites: « La machine est insensible, la machine n'a pas d'âme », etc. Tout cela est vrai du piano à sous. Le phonographe

n'imité pas, ne singe pas la musique, il la libère. Le disque n'est pas la caricature d'une interprétation, ni même son émanation directe, il *est* cette interprétation. C'est comme un prolongement de nos sens qui étendrait dans l'espace et dans la durée notre capacité d'émotion. Nous venons de toucher du doigt les limites de la machine; elle se substitue à l'effort *musculaire* et le multiplie. N'est pas machine ce qui amplifie la puissance de nos sens et recule par conséquent les bornes de notre connaissance (2).

En allant au fond des choses, on voit que tout se passe — et c'est bien là, non le scandale, mais la merveille — comme si notre oreille jouissait d'une sensibilité infinie et se trouvait guérie de cette infirmité qu'est sa faculté d'oubli. Nous reprocher le phonographe, c'est reprocher au sourd d'user d'un cornet acoustique, c'est nous reprocher même de nous asservir à ce corps encombrant, épais, matériel, qui sert de véhicule aux sons et qui s'appelle: l'air. Comme tout serait plus beau dans le vide! — La musique pure est celle qu'on n'entend pas.

Nous venons de prononcer et de trouver du même coup le mot qui, seul, exprime la réalité. Le phonographe est un véhicule — rien de plus, rien de moins — de la musique, exactement comme le livre est un véhicule de la pensée.

Et on s'aperçoit aussitôt que ce débat n'est qu'un aspect nouveau d'une très ancienne querelle.

Chaque fois que l'homme a découvert un moyen de fixer sa pensée et d'en étendre le rayonnement, il a rencontré les mêmes résistances. J'imagine que lorsque la poésie a cessé d'être une tradition orale et qu'on s'est avisé de lui donner par l'écriture une forme durable, il s'est trouvé des sages pour se couvrir la tête de cendres et proclamer que c'en était fait de la divine voix des aèdes puisqu'on se mêlait, non pas encore, grâce aux dieux! d'en graver les accents sur de la cire molle, mais de les traduire par des signes et d'arrêter ainsi dans son cours la vie mouvante, source et principe de toute beauté.

(2) Ainsi la lunette astronomique par exemple, qui n'est pas une machine, mais précisément un *instrument*.

Rien n'est beau, rien n'est précieux que ce qui passe, aimons ce que jamais on ne verra deux fois, et puisque tout s'écoule, laissons avec volupté l'eau fuyante glisser entre nos doigts.

Voilà un air connu qui nous touche toujours, mais au charme duquel nous ne devons pas trop nous abandonner. Celui-là s'improvise sur la chanterelle. Mais on joue d'une autre corde qui rend un son plus grave et qu'on ne pince pas sans vaticiner. Le miracle est qu'elle n'ait point cassé depuis le temps qu'on la sollicite.

On entend déjà son bourdonnement au berceau de l'imprimerie. Les premiers xylographes sont traqués comme contrefacteurs, punis des galères (nos faiseurs de disques ne sont pas aujourd'hui, à Dieu ne plaise, si dangereusement exposés), parce que, de toute évidence, de tels procédés de reproduction sont détestables, et que la gravure sur bois (en attendant la gravure sur cuivre) met en grand péril les arts graphiques et plastiques, sans compter l'âme des pécheurs. Encore n'est-ce que le commencement. Après la découverte des caractères mobiles, rien ne peut plus être sauvé. Le diable a achevé son œuvre. C'en est fait de l'art et de la pensée dès lors qu'ils cessent d'être le trésor jalousement gardé de quelques-uns pour devenir la menue monnaie des plus pauvres. Ils vont se corrompre, se décomposer, se dissoudre au contact du vulgaire. Que reste-t-il à espérer quand le plus grossier croquant peut assaisonner son brouet quotidien avec le sel de l'esprit humain?

C'est un point de vue que les plus chagrins n'oseraient soutenir aujourd'hui sans paraître tout de même quelque peu rétrogrades. Pourtant, leurs prophéties n'ont guère changé et il n'est pas jusqu'à l'odeur de soufre — on l'aurait cependant crue depuis longtemps évaporée — qu'ils ne flairent avec méfiance en cette malheureuse musique enregistrée. Une telle rencontre n'est point d'ailleurs le fait du hasard. On peut soutenir hardiment en effet que l'importance de l'écriture sonore est, non pas aussi grande sans doute, aussi rayonnante et universelle, du moins, dans un domaine plus limité, comparable à celle de l'imprimerie.

Ce qui ne signifie pas, comme certains l'ont envisagé, que celle-là pût tuer celle-ci.

Car c'est un entraînement auquel on cède trop facilement aujourd'hui, que d'attribuer à chaque dernière acquisition des vertus démesurées, et de lui confier avec certitude et allégresse toute la vie spirituelle ou matérielle du monde futur. Nous avons peine à admettre que ce qui nous a servi depuis cinq siècles ou depuis cinq jours pourra déceimment être utilisé par nous demain. N'importe quoi paraît propre à le remplacer; on ne lui demande qu'une qualité: être neuf. La redoutable propagande de certains zéloteurs rend plus difficile la tâche de celui qui s'efforce à donner aux choses nouvelles la juste place qui leur revient.

Il est parfaitement déraisonnable de prédire l'avènement d'un ne sait quel « livre parlé » (3). Ce qui fait l'éminente dignité du livre et son immutabilité tient à la substance même de la chose écrite. Et le livre demeurera le témoin incomparable de la pensée humaine. Car il est certain que la forme écrite de cette pensée est empreinte de quelque chose de solide et de définitif, en somme, d'éternel, dont la parole, qui est pourtant son mode d'expression primitif et le plus naturel, est dénuée. Cela tient plus à notre nature qu'on ne le croit et a son siège sur ces confins mal délimités du physiologique et du psychologique. Tout ce qui touche à l'oreille est nécessairement fugitif (4). Seul, l'œil donne une sensation de permanent, d'achevé, de durable. Il embrasse, fixe et retient. La vue est, si l'on peut s'exprimer ainsi, le sens de l'esprit. Plus sûrement peut-être que la culture, la raison et l'habitude, l'œil nous sauvera d'un retour, par le moyen du disque, à une sorte nouvelle et d'ailleurs figée et stérile, de tradition orale. Le vrai danger, celui qu'on n'a pas, je crois, dénoncé, le voilà. C'est celui qui de toutes parts nous menace. Saurons-nous rester les

(3) Nous admettons fort bien, au contraire, l'existence d'un « journal parlé », tout ce qui touche à la presse étant précisément actuel, fugace, éphémère.

(4) C'est la raison même qui justifie, nous l'avons dit, l'existence de la musique enregistrée. Elle se retourne contre toute tentative de « littérature enregistrée ».

maîtres de nos conquêtes, et n'en ferons-nous pas les instruments de notre propre asservissement, comprendrons-nous qu'un progrès, même dans l'ordre spirituel, porte en lui ses limites et peut nous conduire à de surprenants reculs?

Il existe en mathématiques une loi curieuse qui s'applique à certaines fonctions. Celles-ci tendent à croître d'une façon continue jusqu'à un point déterminé où elles sont brusquement ramenées à zéro. Cela s'appelle précisément passer à la limite.

Sachons ne pas passer à la limite.

§

Dans toute invention, même la plus merveilleuse, et je l'entends au sens véritable, il y a une dureté qui nous blesse, une puissance que nous sentons vaguement hostile et qui, une fois libérée, met les plus hardis d'entre nous dans la peau de l'apprenti sorcier. La position qui consiste à nier l'existence de cette puissance est aussi absurde et aussi inutile que l'attitude de ceux qui se bornent à exhaler leur mauvaise humeur. Pourquoi ne pas faire crédit à l'apprenti, et espérer qu'il saura dompter ces forces et rétablir dans le chaos un ordre, non pas même nouveau mais permanent?

Ces considérations forcément hâtives dépassent évidemment notre sujet et s'appliquent à tout un système de civilisation. Mais n'est-ce pas précisément au nom de ce système et comme en étant une expression particulièrement exécrationnable qu'on a condamné la musique enregistrée, — et, si j'ose dire, qu'on l'a condamnée sans l'entendre? Car ceux qui la vitupèrent ne peuvent supporter même la vue d'un phonographe. Certes! riposteront-ils, et ce n'est point parce que vous nous montrez à quels excès insensés il peut aboutir que nous allons faire amende honorable. Il serait beau qu'on nous obligeât à chanter ses louanges pour la raison qu'il veut bien se contenter encore de n'être qu'à demi malfaisant!

« Ne pensez-vous pas, ajouteront les plus modérés, ceux en qui la passion ou le parti pris n'ont point ôté le sens des nuances, ne pensez-vous pas que le danger

général que vous dénoncez, en montrant, nous le reconnaissons, qu'il est assez chimérique, ne vaut pas pour ce qui est du domaine particulier de la musique? Vous avez prononcé le mot « figé ». N'est-ce point une arme que vous avez donnée contre vous-même?

« Recourons à une image, si vous le voulez bien. Vous connaissez naturellement ces pommes que la Californie nous envoie avec une fraternelle générosité? Elles sont saines, rouges, luisantes, non dénuées de goût d'ailleurs, mais d'un goût si uniforme que nous finissons par ne plus le distinguer, et que cette chair, comme celle des admirables jambes des girls américaines, nous devient tout à fait insipide.

« On se doute évidemment que les arbres qui ont produit de tels fruits sont sélectionnés, exempts de maladies et de parasites, et qu'ils ont été soumis aux rigoureuses épreuves de l'eugénique arboricole. Si tant est que des arbres naturels, doués d'imperfections, j'allais dire humaines, peuvent arriver à de semblables réussites. Après tout, ces pommes sont peut-être taillées dans des pommes ordinaires en qui s'obstine la fantaisie de la nature, soumises à un moule uniforme et emballées dans une pelure reconstituée et aseptique.

« Les résultats, vous les avez à portée de la main: sur votre table, où il vous sera donné de contempler pendant toute une saison, avec une admiration accablée, six pommes semblables, et que vous serez condamné à retrouver sous les mêmes espèces après que vous les aurez mangées. Cela s'appelle, je crois, des fruits « calibrés ».

« Eh bien! ne craignez-vous pas que le phonographe nous donne, à l'exclusion de toute autre, hélas! de la musique « calibrée »? Ne craignez-vous pas que, lorsqu'on aura atteint à je ne sais quelle perfection (car il n'est de perfection, en cette matière, que diverse et momentanée) dans l'interprétation et l'enregistrement de la *Neuvième* ou de la *Pastorale*, on ne nous livre plus qu'une *Neuvième*-type, une *Pastorale*-type, que nous irons tirer de leurs rayons comme des abricots secs d'un fruitier, sans pouvoir jamais plus manger, je veux dire:

entendre, autre chose? — Je sais bien, je sais bien! On multiplie les enregistrements d'une même œuvre. Maintenant. Parce que nous ne sommes pas encore acclimatés. Mais on peut fort bien imaginer un avenir indéterminé où il n'y aura plus qu'un orchestre-type, lui aussi, un « orchestre d'Etat », pourquoi non? qui nous livrera à domicile ses interprétations standards, impeccables cela va sans dire, à prix unique, et munies de l'estampille du gouvernement!

« Ne serait-ce point l'aboutissement d'une évolution déjà commencée, et ne craignez-vous pas enfin que nous perdions peu à peu le contact avec l'orchestre, puis le goût de ce contact, et jusqu'au besoin de la communion dans la musique qui nous redonne à la vie avec un cœur pur et une âme lavée? »

Je vous entends. Je touche du doigt votre crainte qui est émouvante, qui serait désespérante si elle était fondée, et que vous n'osez exprimer dans sa forme brutale, moins parce que vous redoutez de dire une chose absurde que parce que vous avez peur d'attirer la foudre sur un de vos suprêmes refuges, et, au fond, de préférer une parole sacrilège.

C'en serait une, n'en doutez pas. Car voici, n'est-ce pas, ce que vous n'avez pas osé dire: « Ne craignez-vous pas que le phonographe tue l'orchestre, c'est-à-dire la musique? »

Je ne vous répondrai pas qu'en tuant l'orchestre le phonographe se tuerait lui-même; c'est trop évident, et vous l'avez bien vu. Mais vous envisagez avec terreur la création d'une espèce de muséum de la musique où ne seraient conservés que les squelettes des œuvres, Dieu merci, encore vivantes. D'où vous vient ce cauchemar? On ne saurait le dire. Ou plutôt, on le voit trop bien. Mais c'est pour être plongé aussitôt dans des abîmes de stupeur.

Les discophobes ont une tendance naturelle à se représenter le discophile sous les espèces immuables du parfait imbécile. Un imbécile nuisible ou inoffensif, selon qu'il laisse sa fenêtre ouverte ou fermée; très friand

de chansonnettes comiques, de monologues à sous-entendus et de bruits à danser.

C'est une opinion un peu simpliste, mais que certains spectacles de citoyens en bras de chemise réunis par les beaux dimanches d'été autour d'une ferraille à laquelle on rougit de donner le nom de phonographe, excusent et justifient dans une certaine mesure.

Hélas! — ou heureusement pour nous — il en est une autre — et c'est souvent le gros argument que d'aucuns vous jettent à la tête — qui témoigne d'une infinie, d'une incommensurable ingénuité.

Pour ceux-là, l'amateur de disques, le vrai, le seul qui compte, est un animal qui se nourrit de Bach, de Beethoven ou de Mozart, mais qui n'a jamais mis les pieds dans une salle de concert. Vous entendez bien. Cet homme ou cette femme connaissent et aiment Mozart, Beethoven, Bach, et tous les autres, tous ceux qu'on ne peut appeler. (Qu'on ne me parle pas des malheureux qui mettent sur le plateau *les Noces*, la *Pathétique* ou la *Toccata*, entre deux rumbas, à l'heure de l'apéritif; il y a aussi des gens pour faire leurs comptes de cuisine dans les marges d'un vieux Racine.)

Done, cet homme ou cette femme, qui ne sont pas riches, ont dépensé une somme assez considérable pour posséder la Symphonie en *fa* majeur, la Messe en *si* mineur, le Concerto « Haffner »... que sais-je? Et ils les possèdent, en effet; car s'ils laissent couler en eux cette source de pures joies, ils n'ignorent point ni d'où elle vient, ni comment elle sourd; ils suivent ses méandres, ses trajets souterrains, s'abandonnent à son cours et se laissent porter par ses jaillissements. Mais ce n'est point sensibilité pure, c'est aussi jugement et connaissance. Ils distinguent les instruments et les timbres, démêlent les fils de la trame et les suivent sans cesser de voir l'étoffe; un trou, une tache, moins: un faux reflet ou une maille lâchée, les blessent. Avec le même vertige ébloui, ils assistent chaque fois à la montée du prodigieux édifice, et leur enivrement est d'autant plus grand qu'ils participent à ce superbe équilibre et qu'ils ont pénétré toutes les arcanes de l'architecture sonore.

Eh bien! cet homme ou cette femme qui reçoivent dans leur maison la visite des dieux et qui leur ouvrent un cœur parfaitement digne, jamais — vous entendez — jamais ils n'ont franchi les portes du temple; vous ne les y verrez point entrer, ils le dédaignent, ils le méprisent, ils l'ignorent.

« C'est bon! grogneront les discophobes, nous en convenons, il est des êtres normalement constitués, voire sensibles et curieux, des musiciens même, qui se livrent aux délices du phonographe. On le dit, il faut bien que cela soit; mais c'est affligeant et du reste incompréhensible. »

Là-dessus, ils se donneront bien du mal pour justifier leur affliction et leur inintelligence.

Et voici ce qu'ils trouveront. La supériorité du concert réside principalement, selon eux, dans le fait que, après une audition, on éprouve l'impérieux besoin d'applaudir et de trépigner, ce qu'on n'est jamais tenté de faire devant un phonographe. Evidemment. Mais est-ce que j'applaudis après chaque acte ou chaque partie quand je lis Racine, ou Sophocle, ou de Curel? Doit-on en conclure qu'il est absurde et néfaste d'imprimer des pièces de théâtre et de les lire? Il est inutile d'insister. On sait de reste que l'épreuve suprême pour une œuvre dramatique, c'est le livre. Et il paraît bien certain qu'à la lecture l'émotion, pour être moins violente, moins « physique », n'en est que plus fine et plus profonde.

De même, il ne semble pas que le trépignement soit une manifestation supérieure de l'émotion et de l'intelligence musicales. Je ne néglige pas les sensations thermiques, tactiles, respiratoires, qui ne se développent que dans les salles de concert, et dont on ne peut méconnaître l'importance, non plus que celle de la transpiration, de l'éclairage indirect et des fauteuils à bascule. Sans compter le renforcement opportun que peut apporter aux sensations thermiques et tactiles la présence d'une voisine aimable. Tout cela, qu'on me pardonne, ne me convainc qu'imparfaitement.

Qu'on ne nous fasse pas dire le contraire de ce que

nous pensons. Pour nous, rien ne remplacera jamais l'audition directe. On est même confus de se voir contraint d'énoncer un tel truisme et de lui communiquer la valeur d'une profession de foi. Mais c'est ainsi. Nous ne sommes pas les brebis égarées — et quelque peu gauloises — qu'on se plaît à voir en nous. Le phonographe ne nous conduira pas, repentants, au concert; il ne sera pas notre introducteur dans le royaume des sons. Nous sommes depuis longtemps, depuis toujours peut-être, les hôtes enchantés de ce royaume dont beaucoup de ceux qui prétendent nous expulser n'ont jamais franchi les frontières. Nous avons découvert et exploré, non sans exaltation, une nouvelle province, nous n'avons pas craint d'y côtoyer les barbares, les malheureux qui portent du bruit à leur moulin, nous avons couru le risque d'être confondus avec eux et la chance de les conquérir.

A l'inverse donc de ce que des naïfs s'imaginent, c'est le concert et l'amour de la musique qui nous ont conduits au phonographe. Tout droit ou par des détours, peu importe. L'essentiel, c'est que nous savons maintenant que le phonographe — et c'est là toute sa raison d'être — s'il ne remplace pas le concert (on nous fera la grâce de croire que nous n'en avons jamais douté) élargit son rayonnement, et surtout le *complète*.

Car, nous n'hésitons pas à le soutenir, le concert est à la fois infiniment précieux et insuffisant, comme le serait, pour revenir à notre rapprochement de tout à l'heure, non pas si l'on veut un manuscrit, mais un tirage limité à quelques centaines d'exemplaires. Et encore, dans ce cas, la limite qui frappe le livre n'est-elle que d'étendue, non de contenu et de qualité. Il n'en allait pas de même pour le concert, et c'est de deux manières que le phonographe s'est révélé son indispensable auxiliaire.

Nous laissons volontairement de côté le cas du solitaire — du solitaire intégral — à qui le phonographe a ouvert ou rendu un monde. Nous voulons nous placer dans les circonstances les plus favorables, — il s'en faut pourtant qu'elles soient le plus souvent réalisées, — où il nous est loisible d'entrer comme nous voulons, quand

nous voulons, dans les salles de concert et dans les théâtres lyriques. Eh bien! le phonographe conserve son rôle et son importance; mieux: c'est alors qu'on juge pleinement de l'étendue de cette importance et du caractère et de la valeur de ce rôle.

Il semble que la première manière dont le phonographe complète le concert soit évidente. Elle résulte d'un état de choses qu'il est impossible de nier et auquel on ne peut apporter que des améliorations, non des remèdes.

Ce n'est pas faire une découverte que de constater qu'en France du moins, les orchestres symphoniques jouent toujours la même chose. Je me défends à l'avance d'adresser un blâme à nos grandes associations. Nous n'ignorons pas les difficultés dans lesquelles elles se débattent, ni les tyrannies auxquelles elles sont soumises. Il n'y a point là de leur faute, mais de la nôtre. Deux fois de la nôtre. Car, bon gré, mal gré, il nous faut bien nous reconnaître dans chacun de ces monstres collectifs qu'on appelle l'Etat et le Public. Laissons là l'Etat. Nous savons de reste qu'il s'intéresse à l'art comme les vieux messieurs s'intéressent à la danse et au corps de ballet. L'argent et la protection dite morale ne vont pas sans contre-partie.

Quant au public, il n'en est pas de plus routinier, de plus moutonnier que celui des concerts. Une association, quel que soit son prestige, qui n'inscrirait pas la *Neuvième* à son programme une fois par saison, et Beethoven au moins une fois par mois, verrait ses salles désertées. Au point que notre admiration pour Beethoven en souffre, et pour les raisons précisément dont on voulait accabler le phonographe: la répétition, la satiété, l'usure. Cela ne va pas jusque-là, bien entendu, et n'excède pas la mauvaise humeur; mais les conséquences n'en sont pas moins graves.

Pour ne pas nous laisser entraîner, nous ne parlerons pas des mois, des années de silence où sont plongés de grands compositeurs vivants, ni de la quasi-impossibilité où sont les débutants de se faire jouer. C'est une injus-

lice qui nous arracherait encore des cris d'indignation. Il ne faut pas abuser des meilleures choses.

Mais à ne nous en tenir qu'aux morts et aux maîtres, on compterait sans doute sur les doigts, ou peu s'en faut, les noms qui ont figuré aux programmes d'une année. Il serait vain de multiplier les exemples. Néanmoins, depuis combien de temps vous a-t-il été donné d'entendre, au concert, du Rameau? Combien avez-vous fait dans votre vie de charmantes débauches de Couperin? Pour cent Ouverture de *Tristan*, combien de *Damnation*? Et pour mille *Pastorale*, combien de *Fantastique*?

C'est assez. Il n'en faut pas davantage pour faire la preuve de ce que nous avançons. Il n'est pas d'amoureux des sommets qui ne se lasserait de voir toute sa vie le Mont Blanc, l'Himalaya ou les Andes, et rien autre chose. Qu'on nous donne les plaines, les forêts, les sables et la mer! Et surtout les doux et frais paysages, les rivières, les collines et les vallons cachés. Les voici: ils sont dans cette boîte. Rarement, hélas! dans les modernes temples en ciment armé de la musique.

Ni les orchestres, ni les grands virtuoses, qui jouissent pourtant de plus de libertés, ne peuvent ou n'osent exhumer une page inconnue, une œuvre oubliée ou simplement négligée. Pour gagner de l'argent, ou seulement sa vie, il faut louer quinze cents, deux mille places, il faut plaire à quinze cents, deux mille personnes, les attirer, les séduire. Et s'il n'était que de leur plaire! mais il faut surtout les flatter dans leur snobisme ou dans leur ignorance; avant la cène, il importe de présenter un menu qui fasse venir l'eau à toutes les bouches. Vous, qui êtes dix, ou cent peut-être, et qui voudriez rompre un autre pain, tant pis pour vous! Attendez le moment qui ne viendra sans doute jamais.

Non, rentrez chez vous. Ouvrez le meuble aux disques. Contentez votre appétit de célestes nourritures; les plus précieuses, les plus rares, qui sont parfois les plus divinement humbles, sont là, en votre possession.

C'est l'honneur des éditeurs — notons-le en passant — de graver des disques dont ils ne vendront parfois

qu'un très petit nombre, dont l'enregistrement constitue par conséquent une perte certaine, parfois considérable, mais qui prennent rang dans les magnifiques, les incomparables archives musicales qu'ils se sont donné à tâche de constituer et d'enrichir, et qui seront peut-être, n'en déplaise à certains, une des meilleures parties de notre héritage spirituel.

L'enregistrement de la musique, de la vraie, ne peut jamais être une bonne affaire. Voilà qui doit la rendre encore plus pure à nos yeux. Voilà qui doit aussi excuser et même justifier les chansonnettes, les danses et les resucées de films parlants. Vivent! après tout, les cent mille amateurs de *The Peanut Vendor* ou de *S. O. S. d'amour*, si leur argent nous a mieux donné Gluck, Brahms, Haydn, Rameau...

Le phonographe nous apporte encore autre chose. Autre chose qui serait resté hors de la portée de la plupart d'entre nous, et qui constitue un enrichissement inestimable de notre connaissance et de notre plaisir. Est-il un musicien véritable pour se plaindre de pouvoir entendre la Symphonie en ré majeur de Mozart exécutée par l'Orchestre symphonique de New-York que dirige Toscanini? En est-il un pour qui ce ne soit pas une révélation que d'écouter l'Orchestre symphonique de Philadelphie lui donner la *Symphonie inachevée*, la *Rapsodie Hongroise*, la *Symphonie en do mineur*, de Brahms, le *Choral et Prélude* ou la *Toccata* du grand, du divin Jean-Sébastien?

On me comprend. Du reste, je n'ai point cité au hasard les orchestres américains. Si j'avais prononcé par exemple les noms de Wagner, de Karl Elmendorff et de Bayreuth (et pourtant, quelles joies nous devons à ces enregistrements!), on n'aurait pas manqué de me jeter à la tête les mots: pèlerinage, ferveur, communion des foules. Il en est d'autres qui sont plus justement évocateurs: kermesse, camp retranché, bière, saucissons chauds et chemises brunes. C'est bon. Cherchons ailleurs l'Enchantement du Vendredi Saint.

En tout cas, il n'est pas à la portée de chacun de faire

le voyage d'Amérique pour entendre *Lohengrin*, le *Crépuscule* ou *Rienzi*. Et il est reconnu, je crois, que les orchestres américains sont les meilleurs du monde. Je ne dis pas: *in the world*, pour la raison que ces orchestres n'ont d'américain que le nom et les subventions (c'est déjà bien joli!), tandis que leurs exécutants sont allemands, français, italiens.

Et voilà comment cette soi-disant infirmité du phonographe, dont on voulait le voir frappé au point le plus vital, se révèle inexistante. Mieux, l'argument se retourne en sa faveur. Bien loin de devenir l'instrument d'une sorte de conservatoire, il ouvre à la musique et à ses fervents de nouvelles perspectives. Qui prétendait que le disque visait seulement à une « horrible perfection »? à on ne sait quelle interprétation-type, arrêtée une fois pour toutes, d'une œuvre donnée? Grâce à lui, au contraire, nous aurons de cette œuvre les interprétations les plus diverses et dont le temps accroîtra sans cesse le nombre, nous verrons nos pages préférées réfractées pour nous à travers des sensibilités multiples, et nous connaîtrons désormais, des grands thèmes immortels, les infinies variations.

§

Nous avons parlé des deux manières dont le phonographe complétait le concert. A la vérité, comme en toutes choses, la distinction est plus apparente que réelle; il y a bien des points de contact entre l'une et l'autre, et, dans une certaine mesure, la seconde découle de la première, encore qu'elle touche de plus près peut-être à notre sensibilité profonde.

Nous pouvons nous servir une fois de plus d'une comparaison qui ne nous a guère trompés jusqu'ici, et poser que le phonographe est au concert ce que nos livres à nous sont aux livres des grandes bibliothèques. Les derniers constituent notre trésor commun, ils sont presque toujours infiniment plus précieux, plus utiles que les livres que nous possédons. Mais ceux-ci jouissent précisément de cette incomparable vertu d'être possédés par nous. Il n'y a entre eux et nous nulle barrière, nul

obstacle d'aucune sorte; nous pouvons les appeler à notre heure, les quitter, les reprendre, nous confier et recevoir leurs secrets, les aimer et les malmener, les traiter enfin comme des amis véritables.

Ainsi des disques. Le phonographe — et il semble qu'on n'ait guère insisté sur ce point — a créé un accord entre nos dispositions momentanées, nos désirs les plus fugitifs qui sont souvent les plus impérieux et les plus intenses, nos aspirations, nos besoins, — et la musique. Il a su étancher notre soif de musique, et d'une certaine musique. Car il est des heures, des instants, où c'est Mozart, ou Chopin, ou Debussy, et non pas Beethoven ou Wagner, que nous voulons. Et où ce n'est même pas Chopin, Debussy ou Mozart, mais la *Valse de l'adieu*, la *Cathédrale engloutie*, ou l'air de Pamina. Il est des heures et des jours où ce nous est une jouissance, une consolation ou une nécessité, de déchaîner à notre gré les orages de *Tristan* ou de faire retentir les grandes voix humaines de la *Neuvième* elle-même ou les chœurs du *Magnificat*.

La musique enregistrée a comblé en nous un vide immense. Je ne sais si on lui a jamais payé comme il convenait ce beau tribut de gratitude.

Il y a plus. Mais là, je crains d'être interrompu à grands cris par ceux qui m'ont suivi jusqu'ici avec le moins de répugnance et qui vont me quitter sans vouloir en entendre davantage. Tant pis. Je me risque, car c'est une vérité qui finira, comme toutes les vérités, par être reconnue.

Eh bien! il me paraît, je crois, je suis sûr, que le phonographe a rendu toute sa valeur et tout son sens à un vocable qui en avait été à peu près dépouillé.

Prononcez, je vous prie, les mots: *musique de chambre*. Et je sais bien ce que vous verrez: autour de trois violons, d'une harpe et d'un clavecin « bien tempéré », c'est un cercle charmant de robes à paniers et d'habits de soie, — car il est délicieux d'entendre Couperin à travers Boucher, et on n'imagine point autrement la Séance de musique. Mais, pour peu que vous insistiez et que

vous ayez quelque bonne volonté, ce que vous distinguerez en surimpression, ce ne sont pas, je vous le dis, les fastes du théâtre des Champs-Élysées, ni la courbe exacte et redoutable de la salle Pleyel, ni même le triste décor, pour nous si riche, du Châtelet, — mais, dans une chambre grande ou petite, face aux fauteuils métalliques ou aux bergères réchampies, peu importe, c'est, sur un anneau brillant, un disque poli, miroitant et moiré qui déroule, pour vous seuls, des silences et des sons l'invisible spirale.

Les costumes ont changé, mais les visages sont les mêmes. Des visages parfois mobiles, légers, mais troublés; d'autres attentifs, réfléchis et graves. Trois, ou dix, ou quinze visages, — autant de cœurs, assurément. Et ceci n'est point une cocktail-party, mais la réunion de quelques-uns qui goûtent de rares délices et se reposent de la communion obligatoire, dans des sièges numérotés et sous des voûtes décorées de culs de bouteilles, avec un public de cirque bien assis et bien ventilé.

Grâces soient rendues à la musique enregistrée qui a ressuscité, intime et secrète, la musique de chambre défunte.

Qu'on ne m'accuse point de reprendre en sourdine le motif du solitaire. Je ne crains pas d'en appeler aux grandes ombres, et à la plus divine d'entre elles.

Qui donc a proclamé que Mozart renierait le phonographe? Qui a peint ce touchant tableau du chérubin pleurant devant la boîte merveilleuse? Quel jeune dieu visité par le souffle, quel génie ailé paré des grâces de l'adolescence?

Allons donc! il n'est point besoin de tout cela pour trancher péremptoirement de ce qu'aurait dit Mozart, de ce qu'aurait fait Mozart, de ce qu'aurait pensé Mozart. Il suffit d'être installé à l'aise dans sa peau et dans sa certitude de raisonneur bien nourri. Vous avez vu de ces lourdauds qui manient des papillons sans que leur épiderme garde trace de la poudre irisée dont leurs ailes sont teintées. Tâchons, si nous touchons à Mozart,

c'est-à-dire à la Musique, qu'il nous reste au bout des doigts un peu de cette aérienne et impalpable cendre.

A notre tour, rendons pour un temps au doux Wolfgang son apparence humaine; cela n'excède pas nos forces, il était si peu charnel! J'imagine que l'honneur vous échoit de le guider à travers notre brillant monde moderne dont nous sommes fiers, et même un peu glorieux, mais à si juste titre. C'est un jeu qui a ses règles; si nous les suivons, il nous faudra supposer que Mozart ne s'intéressera qu'à la musique. C'est d'ailleurs le plus probable, et le parti de la sagesse. La paix serait avec nous si les vivants et même les morts ne s'occupaient pas d'autres choses.

Introduirez-vous tout d'abord Mozart dans l'univers wagnérien? Pourquoi non? Il s'y reconnaîtrait, et plus d'un de ses thèmes lui reviendrait par ce détour, après qu'il aurait traversé, il est vrai, les épaisseurs de la forêt germanique et romantique qui est entre Bayreuth et Salzbourg.

Peut-être préférerez-vous évoquer pour lui l'âme fraternelle de Debussy? — Non, vous aurez eu l'idée émouvante et toute simple de lui faire entendre du Mozart. C'est bien. A votre contentement se mêlera même un peu d'orgueil, car vous prendrez volontiers à votre compte les nouveautés que vous irez Taider à découvrir. Et d'abord, je suppose, vous attendrez qu'on affiche la *Flûte*, les *Noces* ou *Don Juan*. Il sera favorablement impressionné par les proportions de nos théâtres d'opéras, et dans leur décor, où le stuc est certes trop volontiers de marbre et d'or, il se sentira néanmoins à l'aise et dans un air somme toute familier. Beaucoup de monde, peut-être, mais comment s'en plaindre? Sans doute sera-t-il un peu effarouché par les instruments inconnus, monstres étranges grouillant dans leur fosse. Mais quand lui seront révélées les nouvelles harmonies qui nous viennent d'Amérique et qui lui vinrent des continents noirs, sans compter celles que nous devons à notre propre génie, quelle surprise et quel ravissement? Car l'enrichissement des timbres, le perfectionnement du matériel sonore, l'élargissement du vocabulaire musical

constituent un des progrès véritables qu'on peut inscrire à la colonne de notre actif. Grands Pleyels laqués, orgues radio-électriques où l'esprit n'est plus enchaîné à toute une grossière machinerie de soufflerie et de pédales, saxophones, percutants d'argent, sources d'inépuisables joies pour votre divin compagnon. Vous triompherez donc, vous vous réjouirez de le conduire de découverte en étonnement, et d'émerveillement en extase. Et vous méditez aussitôt de lui faire entendre enfin de la vraie musique de chambre, telle que nous la concevons.

Le merveilleux enfant préparera une entrée pleine à la fois de retenue et de hardiesse, en se souvenant du salon de Mme d'Épinay. Et il recevra sur le crâne un bon coup de projecteur, qui, après l'avoir aveuglé, lui découvrira une halle de ciment où s'alignent de haut en bas, dans une ombre violâtre, des centaines, des milliers de têtes hagardes. Sur un plateau vaste et nu comme une steppe, et d'ailleurs balayé de courants d'air, devant des draperies mortuaires, il distinguera deux, voire quatre pygmées vêtus de noir qui seront des hommes, et même d'une espèce rare et choisie. Son regard s'accrochera, non sans désespoir, au seul objet qui, pour lui, gardera encore un dessin vivant et familier, la harpe doucement chantournée, qui, par une grâce spéciale, n'est pas encore chromée. Car ce que s'on s'apprête à jouer dans ce cadre pour films de gangsters, c'est quelque concerto, celui en *do* majeur, par exemple, où la flûte et la harpe dialoguent, se fuient, reviennent et s'enlacent, pendant que l'orchestre tend une toile de fond impalpable, une grisaille légère, traversée de roses lueurs et tissée de rêve et de mystère, comme on en voit souvent dans les arrière-plans de Watteau.

Eh bien! je crains fort, monsieur, que votre compagnon n'attende point la première mesure et ne s'échappe, épouvanté.

Si vous parvenez à le rejoindre et que vous ayez à cœur de le consoler, je sais le moyen de venir à bout d'une tâche qui, maintenant, peut vous paraître malaisée. Il vous suffira de convier chez vous une aimable et peu nombreuse compagnie en tous points semblable à

celle qu'imaginait Mozart. Il s'en trouve, croyez-m'en; et d'ailleurs vous n'en doutez pas. Vous ouvrirez le coffret magique. Et vous n'aurez plus qu'à vous laisser pénétrer par le miracle: Le miracle de cette musique qui est en vous, autour de vous, contre vous, qui ne vous arrive point par-dessus des dos et des têtes, mais qui sourd entre vos doigts comme une eau vive. Ecoutez la flûte: elle n'est plus perdue dans un désert, mais presque à portée de vos lèvres; le cœur vous bat, votre respiration se suspend, car, mêlé au son pur, à la pure musique, autre chose prend naissance, autre chose que vous entendez, que vous sentez intensément, qui est la limite de la vie sonore, mais aussi, mais surtout, son rythme, sa pulsation, son émouvant mystère: le souffle d'une poitrine humaine.

Sans doute, Mozart aura eu tort, nous aurons tous eu tort. Nous savons de reste qu'on fabrique de la beauté et du rêve pour cinq mille personnes. Cinq mille, que dis-je? Dix millions, cent millions d'individus. Car la foule passe et s'écoule, pareille à elle-même. Quand je dis: la foule, je n'entends pas: le plus grand nombre, ou: le peuple; je n'entends pas réserver les plaisirs et les nourritures de l'esprit à je ne sais quelle élite. La foule est la masse sans forme, sans nom et sans visage à laquelle l'élite elle-même, quand elle y est mêlée, participe sans y rien ajouter. Pour que les individus ou les groupes qui la composent reprennent vie, conscience et vigueur, ils doivent s'isoler avec soin.

Une des plus monstrueuses créations du monde moderne, c'est l'usine énorme, inhumaine, qui aspire et refoule à heures fixes, par des voies souterraines, les hommes qui y passent le meilleur de leurs jours. N'a-t-on pas proposé un remède? Il ne s'agirait évidemment point de priver les hommes de leurs serviteurs mécaniques, mais de rendre précisément aux machines leurs fonctions, leur rang et leur aspect de serviteur; puis de confier aux nouveaux artisans, dans leur demeure ou dans des ateliers construits à notre échelle, ces diligents ouvriers.

Fuyons, nous aussi, le plus possible, les usines à plaisir. Dans la solitude, et avec l'aide de nos meilleurs compagnons, travaillons sur nos beaux métiers.

§

Je vois bien qu'on va saisir la balle au bond et m'opposer que, dans ma division du travail et du plaisir spirituels, j'ai fait à mon insu la triste part du chômage. C'est là une objection trop sérieuse, trop émouvante, pour qu'on la passe sous silence. Il est indéniable que la musique enregistrée — beaucoup moins d'ailleurs que la musique radiodiffusée — a réduit le nombre des exécutants dans des proportions considérables.

Mais, dès l'abord, ayons le courage de poser une question toute simple: Est-ce là un mal?

Bien entendu, on ne se demande pas si c'est un mal que des dizaines de milliers d'hommes soient privés de leur pain. Mais n'en était-ce pas un que des dizaines de milliers d'hommes, précisément, fissent leur métier de la musique?

Nous sommes en présence d'une situation très comparable à celle qu'ont créée les découvertes successives de la photographie et de la photogravure. Nombre d'habiles ouvriers qui reproduisaient les dessins sur le métal se sont vus remplacés, sans possibilité de lutte, par les procédés mécaniques. Et si la substitution s'est faite si rapidement, si inexorablement, c'est que leur travail était justement purement mécanique. Ils ont protesté au nom de l'art. Car leur seul tort était de se croire des artistes, alors qu'ils n'étaient même pas des artisans.

A notre sens, le phonographe ne nuira pas plus aux musiciens que la photogravure n'a nui aux graveurs et la photographie aux peintres. Il est vrai que ce dernier point de vue qui nous paraît absurde a pu être soutenu avec une parfaite conviction, et même, ce qui est effarant, trouve encore des défenseurs. Cela seul suffirait à nous rassurer. Après un passage douloureux comme le sont toutes les périodes de transition et d'élimination, les artistes, — compositeurs et exécutants, — ne pourront que gagner en rayonnement et en prestige.

Nous sommes plus sensibles à un autre reproche. On a voulu compter un méfait de plus à l'actif du phonographe, et on l'a accusé d'avoir tué, ou à peu près, les amateurs, ceux qui ne se contentent pas de goûter, mais qui mettent la main à la pâte, et avec quel art à la fois robuste et raffiné, quel savoir sans apprêt! Seulement le phonographe est-il le seul et même le vrai coupable? Ne nous y trompons pas, notre époque, le rythme de notre vie — absurdes, je le veux bien, mais qu'y faire? — nous laissent de moins en moins le temps de nous consacrer à autre chose qu'à notre tâche essentielle. Au diable les gratteurs de cordes et tourmenteurs de pianos! Le culte de la musique veut beaucoup de soins et d'amour. Si nous ne pouvons les lui donner, ne soyons pas de mauvais officiants, restons humblement de bons fidèles.

D'ailleurs, si, découragée par ses disques, la demoiselle de la maison envoie promener sa maîtresse de piano et préfère mettre une prise de courant plutôt que de faire des gammes, nul n'y aura perdu, et elle moins que quiconque. Mais ce n'est pas le phonographe qui empêchera de cultiver le violon ou la flûte ceux qui en auront le goût et le loisir. Qu'ils soient plus rares, je le déplore. Comme je voudrais qu'en chaque sous-préfecture, qu'elle fût de Touraine ou de Bourgogne, M. Topfer rayât les beaux parquets mosaïqués de la pointe de son violoncelle! Mais sans doute, charmant Boylesve, le phonographe et son époque eussent affranchi Madeleine; au lieu d'épouser un sot, elle eût célébré ses noces célestes avec le piano. N'importe, pleurons sur les amateurs. Je crains qu'avec celle des marsupiaux et des jeunes filles bien élevées, ce soit une race aimable et tendre qui s'éteint.

§

Il ne faudrait pas qu'on tire avantage de ce que nous avons paru éviter les questions techniques ou pratiques. D'une part nous ne voulons ni ne pouvons dresser une liste des innombrables bons disques qui existent. Simplement, quand il nous est arrivé de citer un titre, nous

ne l'avons pas fait au hasard. D'autre part, le parti que nous avons pris de défendre la musique enregistrée nous oblige à quelque prudence.

C'est une infortune dont la publicité est la grande responsable qu'on ne peut prononcer un nom ou risquer un chiffre, sans être aussitôt suspect à bien des gens. Mais il n'est rien que ne se puisse permettre un avocat aux mains pures; car nous sommes en un temps où la pureté d'intention et de cœur ne suffit pas. C'est parfois dommage. N'importe, nous voilà d'autant plus à l'aise pour parler, rapidement d'ailleurs, de ces choses, que nous ne sommes point actionnaire d'une société fabricante de phonographes et que nous avons toujours payé nos disques de notre bon argent comptant (5).

Mais nous ne voulons pas négliger d'éclairer notre lanterne et encore moins courir le risque — à supposer que nous ayons induit quelqu'un à tenter l'expérience — de faire maudire notre nom jusqu'à la septième génération de discophobes.

Il ne suffit point pour obtenir la conversion de poser quelque chose de rond et de noir pourvu d'une étiquette centrale de couleur voyante sur un ventriloque mécanique acquis à petits frais au prochain bazar. Car j'accorde volontiers le nom de mécaniques à ces soi-disant phonographes. Appelez-vous instruments de musique ces caisses, hélas! sonores et barbouillées de noir, sinistres cercueils d'harmonies, qu'on vend dans le commerce sous le nom fallacieux de pianos? — Il n'est pas mauvais de dénoncer en passant le soin qu'ont les détracteurs du phonographe de prendre pour base de leurs

(5) Non pas que l'idée saugrenue nous vienne de blâmer ceux dont c'est le métier de recevoir des disques gratuitement. Trouve-t-on mauvais qu'un critique littéraire ou dramatique bénéficie d'un service de presse ou d'une carte rouge? Ce nous est une occasion de rendre hommage aux critiques de disques. Ils ont une tâche délicate et utile: nous guider avec discernement dans un choix difficile, nous permettre d'éviter des erreurs coûteuses, nous dire enfin: ici j'ai trouvé du plaisir, vous en trouverez aussi sans doute, et voici pour quelles raisons. Et c'est précisément la définition même et la raison d'être de la critique.

En dehors des sarcasmes dont les critiques de disques sont l'objet et qui visent tous les discophiles, il n'est pas de plus plaisant grief que celui qu'on leur fait d'user du vocabulaire des critiques musicaux. Il serait curieux en effet qu'ils se servissent de celui des huissiers ou des conducteurs d'autobus.

démonstrations le moulin à musique bon marché, étant entendu une fois pour toutes que l'amateur de disques est exclusivement du type ignare-imbécile. On vous dégoûterait à trop bon compte de l'amour en vous jetant obstinément dans les bras une fille bancale, bigle et brèche-dents.

Donc, sachez d'abord choisir votre phonographe. Seul, il est vrai, l'électrophone vous donnera le sentiment de la perfection. Je ne parle pas à la légère. La reproduction électrique est désormais sans défauts : elle ne laisse pas un détail dans l'ombre, n'empâte pas une ligne ni ne l'amenuise, ne noie pas une transition ou une nuance. Je défie quiconque de relever une déformation ou une confusion dans le réseau le plus serré, le plus subtil ou le plus touffu de telles courbes mélodiques. Ceci acquis, il ne faudrait pas conclure qu'en dehors de l'électrophone il n'est point de salut. Il existe au contraire d'excellents phonographes et la plupart d'entre nous n'en possèdent encore pas d'autres. Sans doute réduisent-ils le volume de l'orchestre et absorbent-ils certaines vibrations, mais, même pour la musique d'orchestre, ils vous donneront un inappréciable plaisir. Et pour ce qui est de la musique de chambre, vous n'aurez rien à leur reprocher.

D'ailleurs, l'électrophone ne coûte guère plus qu'un aspirateur et beaucoup moins qu'une machine à laver ou qu'un frigidaire. Ne dépenserez-vous pas autant pour les joies de l'esprit que pour votre repos ou votre hygiène ? Certes, car vous n'êtes pas de ceux-là qui paient sans sourciller vingt francs une place de cinéma ou un quart Vichy dans un cabaret de luxe, et cinq cents francs le moindre « accessoire » pour leur voiture, mais qui crient qu'on les écorche si on leur demande quinze francs pour un livre.

Et le prix du disque, en apparence un peu plus élevé que celui du livre, est en réalité bien moindre.

On a pu écrire que pour se constituer une discothèque passable, il fallait dépenser quarante mille francs. C'est une affirmation qu'on ne pourrait justement qualifier sans manquer à la courtoisie.

Bien entendu, on peut posséder des disques pour une

valeur de quarante mille francs; on peut posséder aussi — et c'est même, non la marque d'un regrettable abrutissement, mais un privilège enviable, — une bibliothèque qui vaille plusieurs centaines de mille francs. Et le premier cas est d'ailleurs encore plus rare, à n'en pas douter, que le second. On voit tout de suite le rapport et la différence.

A la vérité, une collection d'une centaine de disques, modeste évidemment, est cependant déjà satisfaisante. Si on considère que le prix du disque est supérieur d'un tiers à celui du livre, qu'est-ce qu'une bibliothèque de cent cinquante volumes ordinaires?

Celui qui aurait réuni intelligemment cinq cents disques se serait constitué une discothèque fort enviable. Il lui en aurait déjà coûté, direz-vous, quelque douze mille francs. Mais calculez combien douze mille francs représentent de livres. Relativement peu, à coup sûr. Nous avons ainsi dépensé — que dis-je, dépensé — épargné, constitué une petite fortune, parce que nous l'avons fait lentement, mûrement, comme tout ce qu'on accomplit sous le double signe, rarement conjugué, de la sagesse et de l'amour.

Nous apprendrons vite à donner à la musique ce que nous avons donné aux lettres. Bientôt il ne sera plus un honnête homme qui ne rougisse de n'avoir sur ses rayons Bach et Mozart comme il a Pascal et Racine.

§

Maintenant que je touche au terme de mon propos, je veux, tout en fixant un dernier point qui n'est pas sans importance, éviter une possible confusion.

A reprendre tous les arguments, toutes les objections, tous les reproches, dont on a accablé ou cru accabler la musique enregistrée, on s'aperçoit qu'ils passent presque tous à côté de leur but et vont toucher une autre cible. Une cible infiniment plus vulnérable et que je ne me risquerais pas à couvrir. C'est la radio que je veux dire. Nous n'y faisons allusion que pour décharger le phonographe des crimes dont il est innocent et dont le seul haut-parleur est coupable, — et aussi pour nous hâter

de préciser que nous n'avons point voulu étendre à la T. S. F. cette défense de la musique enregistrée.

Non point que nous considérions la T. S. F. comme une invention démoniaque. Il lui sera beaucoup pardonné. Songeons, quand elle souille notre silence, aux pilotes égarés dans le ciel nocturne. Mais dénonçons néanmoins vigoureusement l'exécrable usage que l'homme fait d'elle. Il n'est pas même question des lamentables moutures qu'elle nous déverse sans trêve sous le nom de musique, ni de l'indigence et de la médiocrité générale des émissions et des programmes. Quand on aura amélioré tout cela, la T. S. F. sera toujours elle-même, c'est-à-dire la violatrice de notre solitude. La seule et la vraie.

Et si l'on n'y prend garde — il faudrait même qu'on se hâte — elle deviendra avec le cinéma, qu'on est en train de gâcher lui aussi, l'instrument de l'abêtissement général et de l'intoxication collective.

Et le phonographe? direz-vous. Non pas.

Observez un téhessefomane. Pendant qu'il se nourrit ou qu'il se rase, ou même qu'il lit, hélas! cent fois par jour, d'un geste rapide, furtif, machinal — pas encore le geste du priseur de poudre blanche, mais déjà celui du fumeur qui jette une cigarette et en allume une autre — il tourne le bouton molleté, tripote un plot ou une manette; il se rassoit, puis se relève; il est inquiet et obsédé. Intoxiqué! vous dis-je. J'exagère? A peine. Mettons que j'anticipe. Regardez-le. Il « prend » Berlin, Stuttgart ou Halifax. Il le dit. Au vrai, c'est Stuttgart, Halifax ou Berlin qui entrent de force chez lui, en lui, souvent avec ce qu'ils ont de pire.

Et maintenant cherchez un amateur de disques, un vrai, non pas celui qui consomme, mais celui qui *aime*. Vous aurez peut-être quelque peine, car il est tiré à un nombre d'exemplaires infiniment plus restreint que le premier. C'est encore un trait de notre époque que les normaux sont plus rares que les anxieux et les drogués.

Si notre homme vous invite à dîner, vous n'aurez pas à redouter que la Sonate au clair de lune assaisonne vos soles à la crème; il est de ceux qui pensent avec Mon-

taigne que « c'est usage d'hommes populaires d'appeler des joueurs d'instruments et des chantres aux festins à faute de bons discours et agreables entretiens dequoy les gens d'entendement sçavent s'entrefestoyer. » Il vous faudra patienter, revenir peut-être. Car il n'est aucunement disposé chaque heure du jour à entendre de la musique. Il y met de la discrétion et de la pudeur. Il n'est point de ces dévots qui communient à toutes les messes. Pourtant, si vous manifestez votre désir, vous le verrez ouvrir des albums, en tirer des disques qu'il maniera avec soin et tendresse, passer de l'un à l'autre, lire en eux comme dans une eau magique, se décider, *choisir* enfin.

Et c'est là toute la différence. Car c'est par le choix que l'homme est vraiment l'homme, qu'il montre son jugement, son goût, son amour. Là où la possibilité et le besoin de choisir subsistent, rien n'est perdu, que dis-je? tout est sauvé.

§

« Entre tous les soins que se partagent les hommes de mon temps, il n'en est pas de plus impérieux que celui de reprendre et de châtier sans cesse notre idée de civilisation. »

Ainsi préludez-vous, Georges Duhamel, à vos *Scènes de la vie future*. Parmi tant de nobles et justes soucis, celui de châtier ne vous paraît pas, il est vrai, ni le moins urgent, ni le moins nécessaire. On a pu dire que vous étiez sans doute le seul auteur comique de votre temps. C'est donner de vous une image sans valeur, parce qu'incomplète; mais dès lors qu'on la considère comme un fragment, elle reprend relief et vérité. Rien n'est plus chaud, plus savoureux et plus redoutable à la fois que cette gaieté qui circule à travers votre œuvre, allègre, franche, j'oserais dire gauloise si le beau mot n'avait pris un sens détestable, et qui s'enfle soudain, gronde, déborde, et se charge de colère, d'indignation et d'amertume.

On trouvera sans doute que c'est donner bien de l'importance à un sujet somme toute assez mince, et que

point n'était besoin, dans une défense de la musique enregistrée, de reprendre après vous le mot de civilisation. Je ne le pense pas.

Avec une profondeur de vues admirable, vous avez aperçu et dénoncé le danger. Oui, ce sont les machines, et le rythme, et la forme qu'elles imposent à la vie, sans parler de la mort, qui tendent à vider nos actions — manifestations d'énergie, — en attendant nos actes — manifestations de volonté, — puis nos pensées, de leur contenu humain. Certains s'obstinent à le nier, car c'est un travers qui nous est propre que de dédaigner la force de ce qui appartient à l'ordre matériel, et de croire au triomphe fatal et nécessaire de l'esprit.

Parce que vous savez, au contraire, que ce triomphe ne peut être assuré que par une vigilance incessante et un perpétuel combat, vous luttez sans fatigue et sans relâche contre tout ce qui peut mettre l'esprit en péril. Et si le phonographe devait amener la mort de la musique, je veux dire: sa mort en nous-mêmes; si nous étions dépouillés de cette lente et difficile possession, de cette ferveur dans la pénétration, de cette joie pure et pleine qui est pour l'âme ce qu'est pour le corps la dure et exaltante conquête de l'altitude, on ne pourrait plus douter que l'idée que nous nous faisons de la civilisation est, elle aussi, en train de mourir, et que l'esprit ne peut plus ni se sauver, ni nous sauver.

Mais si votre belle promptitude et votre vigueur à dénoncer, à châtier et à reprendre nous fait tout de suite songer à Molière, il est un bien et une force que vous possédez comme Molière encore, et qui n'est ni l'optimisme léger et veule, ni la précaire espérance, mais la bonne et mâle confiance. Cette confiance que vous accordez à l'homme et qui a sa puissante racine dans la pitié et dans l'amour, ne la donnerez-vous pas à la musique, à *toute* la musique?

Parmi les manifestations d'une si juste fureur contre les mécaniques, j'ai pu craindre, venant de vous, une injustice.

J'ai dit pourquoi je ne pensais pas, précisément, que la musique enregistrée ou gravée pût être qualifiée de

« mécanique », et pourquoi je ne voyais pas dans le phonographe une machine. Peut-être me suis-je trompé, peut-être ai-je été le jouet d'une trop belle illusion. Jusqu'à nouvel ordre, je crois toujours le contraire, sincèrement, fermement.

Vous seul avez porté à la musique enregistrée des coups dont elle puisse souffrir, — dont elle souffre. D'autres s'étonneront que je n'en aie point parlé au cours de ma défense. C'est d'abord que j'ai pour vous une trop respectueuse affection, une admiration trop absolue, pour mêler, même avec déférence, votre nom à une controverse où j'ai mis parfois quelque vivacité. C'est aussi que vos plus vibrantes apostrophes m'ont paru s'adresser aux « téhessefs » et que, même quand vous prononcez le mot « phonographe », c'est le haut-parleur, « obscène vomisseur » de bruits, que vous maudissez. Avec quel enthousiasme nous vous l'abandonnons ! Mais c'est enfin, c'est surtout, que vos coups, s'ils nous atteignent, ne nous blessent ni ne nous irritent comme la hargne des ignorants. Qu'importent ceux-ci, après tout ! Pardonnons-leur, car ils ne savent de quoi ils parlent.

Vous avez, fuyant les commentaires oiseux et les discussions vaines, prononcé contre la machine, contre l'usage que nous en faisons et contre nous-mêmes, contre toute notre civilisation mécanicienne, enfin, un réquisitoire sentimental. Là est votre force et votre vérité. C'est pourquoi, en faisant cette défense d'un plaidoyer sentimental, c'est à vous, secrètement, que je songeais ; il a fallu que les méchants discours de certains m'échauffent la bile et m'entraînent à quereller et à débattre. Et c'est pourquoi aussi je veux, pour finir, revenir à mon premier thème, et vous en dédier modestement les variations.

Je n'espère point, hélas ! avoir pu, non pas vous convaincre, bien sûr, ni même vous ébranler. Mais je sais un moyen de toucher votre cœur.

Oubliez, négligez votre voisin — il existe, il est partout, je le connais — qui prend son bain de pieds à la moutarde en « s'envoyant » *Parsifal*. Songez aux isolés,

aux abandonnés, aux malades, dont la musique est, avec le livre, le pain spirituel. Et souvent le seul; car il faut, pour ouvrir un livre, pour entrer en contact avec d'autres vies, pour participer à des souffrances et à des bonheurs, même imaginaires, surtout imaginaires, un fonds d'espoir et de courage. Tandis que la musique! la pure et consolante musique!... Car c'est elle qui est là, présente, vivante, et non point je ne sais quel reflet, quel écho dont nous chercherions à nous abuser.

Est-ce donc une illusion, un mirage? Musique de conserve? Eh bien! soit. Mais doit-on laisser ceux qui sont dans la brousse, dans la neige ou sur l'eau, souffrir de la faim et de la soif, pour la raison qu'ils ne peuvent emporter de nourriture fraîche?

Je vous demande la grâce de la musique du solitaire. Et ce n'est pas seulement au nom de la pitié et de la tendresse que nous devons aux malades, aux isolés, aux souffrants. Car nous sommes tous, à certaines heures, qui sont peut-être, qui sont sûrement, les plus riches, les plus intenses, les plus poignantes, — des solitaires. Il faut laisser à ces heures l'ornement, le céleste accompagnement de la musique.

Ce n'est pas tout. La musique doit sortir des salles de concert, elle doit mener par les continents et les mers la nouvelle croisade. Elle ne rivalisera pas avec les bruits que broient, roulent et fracassent les machines. Entre eux et nous, elle seule tendra un écran de sons et de silences.

Ne raillons pas, ne décourageons pas la voix qui, aujourd'hui encore, peut dominer jusque dans nos foyers l'énorme bruit de ferraille, la monstrueuse rumeur qui montent de partout; ne repoussons pas du pied le coffret magique dans la crasse du siècle!

Certains jours, fermons notre maison à la radio, fermons-la lui tout à fait, même; elle n'est après tout que le film indiscret et déformé de toute la terre. Mais ne fermons pas les yeux au miracle qui nous donne avec la musique, la musique aimée et choisie, les purs et nobles paysages de notre monde intérieur.

YVES FLORENNE.